QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 318 1er Avril 1910. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

A nos Abonnés, à nos Lecteurs A nos Amis

Le Conseil d'Administration de l'Echo du Merveilleux *a décidé, en souvenir de notre aimé et regretté Directeur, de centraliser entre mes mains tout ce qui concerne la rédaction. J'aurais reculé devant cette mission dont je ne me dissimule ni l'importance, ni l'honneur, ni aussi les lourdes charges, si je n'étais encouragée quotidiennement par les nombreuses lettres que je reçois de nos lecteurs et de nos abonnés, qui son tous nos amis... Ils m'ont manifesté si chaleureusement leur bienveillance, ils me prodiguent si bien leurs avis et le témoignage de leur confiance, que, grâce à eux, je me suis senti le courage de répondre à l'appel de notre Administration. Pourtant, avant d'accepter tout à fait, je me suis assuré le concours dévoué de personnalités éminentes qui ont pris l'engagement d'apporter à l'*Echo du Merveilleux *une collaboration active et un conseil permanent : psychologues, littérateurs, savants, théologiens.*

De la sorte, seront assurés une amélioration nouvelle et plus d'attraits encore à notre chère Revue, pour laquelle nous ne cessons de faire tous les sacrifices.

Confidente et dépositaire des pensées de Gaston Mery, près de qui j'ai vécu de longues années si heureuses et pourtant si courtes, hélas! je n'ai qu'un but aujourd'hui, c'est d'être agréable à nos abonnés et de continuer d'appliquer ses méthodes et ses enseignements dans cette Revue où il avait tant mis de son cœur, et qu'il dirigeait avec un jugement si sûr, une autorité si ferme et si bienveillante qu'il inspirait à tous l'estime et l'affection.

Notre époque est sans contredit une de celles où le Merveilleux s'est produit avec le plus d'éclat et sur une plus vaste échelle. La science elle même, sceptique pourtant par nature et qui pour faire des miracles croit n'avoir besoin de personne, n'a pu en avoir raison. De plus en plus, elle devra tenir compte des faits merveilleux et il sera nécessaire dans l'intérêt de l'humanité que tous ceux qui tiennent une plume et qui ont une pensée personnelle interviennent dans le débat où se joue, pour la renaissance d'un idéalisme et d'un spiritualisme nouveaux, un peu des destinées glorieuses de notre France.

L'Echo du Merveilleux *sera toujours la Revue la plus ouverte aux discussions. Toute personnalité sincère et documentée qui voudra exposer ses idées, apporter surtout des faits, sera toujours bien accueillie à la condition, bien entendu, que le dernier mot soit laissé aux théologiens particulièrement compétents en ces matières difficiles, élevées et délicates...*

Et maintenant, à l'œuvre !

MADAME GASTON MERY

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous avons l'honneur de faire connaître à nos lecteurs : 1° que tout ce qui concerne la RÉDACTION de l'Echo (articles ou communications destinés à être publiés) doit être adressé à Madame Gaston-Mery, 6, avenue Gambetta, à Clichy (Seine) ; 2° que tout ce qui concerne L'ADMINISTRATION : mandats d'abonnements, demandes de numéros, de renseignements ou réclamations, doit être adressé à M. Alfred Leclerc, et à son nom, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

FÉNELON et Madame GUYON

PAR
JULES LEMAITRE
de l'Académie française

Notre Directrice a reçu la lettre suivante :

CHÈRE MADAME,

Je vous autorise bien volontiers à reproduire d ns votre *Revue* ma conférence sur Fénelon et Mme Guyon.

Veuillez agréer, Madame, mes hommages respectueux.

JULES LEMAITRE.

Après nous avoir initiés aux beautés et aux grâces du talent et de l'esprit de Fénelon, après nous l'avoir montré directeur des « Nouvelles Catholiques » et précepteur du duc de Bourgogne, M. Jules Lemaître, avec cette perspicacité que nous avions déjà goûtée lorsqu'elle s'appliquait à la conscience de Racine, nous fait connaître la grande crise mystique de l'auteur de *Télémaque*. Celui-ci rencontra une voyante pleine de bonne volonté et d'inspiration, mais dont malheureusement la doctrine était sur quelques points en désaccord avec les enseignements de l'Eglise. Mme Guyon, car c'était elle, racheta par son obéissance ses égarements d'ailleurs sincères et tout spirituels. L'exemple qu'ils donnèrent l'un et l'autre, Fénelon surtout, de soumission à la tradition catholique, d'amour pour la vérité et de pureté dans les mœurs est une leçon d'expérience dont devraient profiter ceux qui de nos jours se risquent dans les chemins compliqués de la mystique. Les souffrances qu'ils ressentirent l'un et l'autre, pour avoir trop écouté leurs impressions personnelles et s'y être trop fiés, sont maintenant encore un enseignement qu'il est utile et bon de rappeler.



Cliché de la *Revue hebdomadaire*

...L'abbé de Fénelon est en ce moment un des hommes les plus considérables de France. Il a pour lui le groupe le plus honorable et le plus puissant de la cour. Il est admiré et aimé de Bossuet lui-même. Bien que sa personne ne plaise pas entièrement au roi, le roi lui donne, en 1694, la grosse abbaye de Saint-Valery, et, en 1695, le nomme à l'archevêché de Cambrai (auquel est attaché le titre de duc et un revenu de deux cent mille livres) et cela, en lui conservant les fonctions et le traitement de précepteur des Enfants de France. Il a dans ses mains le futur roi. Tout lui rit et lui réussit. Il a l'avenir.

Mais sous ce Fénelon public et triomphant se développe, depuis cinq ou six ans, un Fénelon secret qui prépare la ruine du premier.

« *La Vie de Mme Jeanne-Marie Bouvières de la Mothe Guyon écrite par elle-même, qui contient toutes les expériences de la vie intérieure.* » Cela forme trois volumes. Les deux premiers ont été écrits avant 1688 ; le troisième achevé en 1709. Cela est très curieux. Cela paraît assez sensiblement imité des *Confessions* de saint Augustin et des *Récits de ma vie* de sainte Thérèse. Cela est le plus souvent prolixe et diffus, quelquefois obscur, parfois traversé d'éclairs. Les inexactitudes sur les faits y sont, j'en ai peur, assez nombreuses. Mais, avec tout cela, nul livre, mieux que cette espèce d'auto-hagiographie, ne peut nous faire connaître la personne même et l'âme de cette personne singulière.

Le chapitre Ier commence ainsi : « Puisque vous souhaitez de moi (elle s'adresse à son confesseur) que

---

La série des conférences de M. Jules Lemaître, prononcées à la Société des Conférences sur Fénelon est publiée dans sa totalité par la *Revue Hebdomadaire*.

je vous écrive une vie aussi misérable et extraordinaire qu'est la mienne .. » — « Misérable et extraordinaire », c'est bien cela. Extraordinaire dès le début :

Je naquis (à Montargis), le 13 avril de l'année 1648, d'un père et d'une mère qui faisaient profession d'une fort grande piété ; particulièrement mon père qui l'avait héritée de ses ancêtres ; car l'on peut presque compter depuis très longtemps autant de saints dans la famille qu'il y a eu de personnes qui l'ont composée.

Notons cette longue hérédité.

Je naquis donc, non pas à terme (naturellement !) car ma mère eut une frayeur si terrible qu'elle me mit au monde dans le huitième mois, où l'on dit qu'il est presque impossible de vivre.

Après son baptême, on s'aperçoit qu'elle avait au bas de son dos une apostume (tumeur) « d'une grosseur prodigieuse ». On y fit des incisions « et la plaie était si grande, que le chirurgien y pouvait mettre la main tout entière ». Puis, « il me vint, à ce qu'on m'a dit, la gangrène à une cuisse, et ensuite à l'autre ». A la vérité, toute sa vie ne sera qu'un tissu de maladies, et de maladies bizarres. Au bout de ces trois volumes, on la voit bien une dizaine de fois à l'agonie.



Cliché de la *Revue hebdomadaire*.

Tout cela ne l'empêche pas de devenir une très jolie petite fille. Il semble qu'elle soit assez négligée par ses pieux parents. Elle est élevée sans suite dans diverses maisons religieuses de sa ville natale. Elle a des visions à cinq ans, comme sainte Thérèse. Elle aspire au martyre pour aller plus vite au ciel. Un peu plus tard, elle lit *Saint François de Sales* et la *Vie de Mme de Chantal* qu'elle cherche à imiter. Déjà elle se donne la discipline, « selon sa force », dit-elle.

Un jour que je lus que Mme de Chantal avait mis le nom de Jésus sur son cœur pour suivre le conseil de l'Epoux : *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur*, et qu'elle avait pris un fer rouge où était gravé ce saint nom, je restai fort affligée de ne pouvoir faire de même. Je m'avisai d'écrire ce nom sacré en gros caractères sur un morceau de papier ; avec des rubans et une grosse aiguille je l'attachai à ma peau en quatre endroits ; et il resta longtemps attaché en cette manière.

A douze ans, elle ne pense qu'à se faire religieuse :

Je faisais de grandes instances à ma mère afin qu'elle m'y menât (chez les Visitandines) ; mais elle ne le voulut pas, de peur de fâcher mon père qui était absent ; et elle remettait toujours à son retour. Comme je vis que je ne pouvais rien obtenir, je contrefis l'écriture de ma mère, et je supposai une lettre par laquelle elle suppliait ces dames de me recevoir, s'excusant sur sa maladie si elle ne me menait pas elle-même. Mais la supérieure, qui était parente de ma mère et qui connaissait bien son écriture, découvrit tout d'abord mon innocente tromperie.

Si innocente que cela ? Elle s'accuse plusieurs fois d'avoir été menteuse dans sa jeunesse. Plus tard, elle ne mentira plus volontairement, je pense : mais toujours elle aura une invincible tendance à prendre pour vrai ce qu'elle désire être tel elle déguisera la vérité à bonne intention, si pénétrée et « préoccupée » par la bonté de son intention, qu'elle ne s'apercevra plus de ce déguisement.

Cependant elle grandit et elle devient belle. — Mme Guyon était noble, belle et riche, retenons ces trois points. — Elle parle souvent de sa beauté dans le premier volume de sa biographie. Belle, elle l'est encore dans le portrait que nous avons d'elle à quarante-quatre ans, quoiqu'elle eût été, à vingt-deux ans, gâtée par la petite vérole. Les yeux sont admirables, le nez très pur, la bouche sympathique, les mains petites et exquises. Jeune, elle ôtait ses gants dans la rue pour faire voir ses mains. Et, de ses crises assez nombreuses de coquetterie mondaine, elle avait sûrement gardé l'habitude, quand elle fut sainte, de soigner sa sobre toilette de dévote. La question : « Que m'est-il permis de montrer de ma gorge? » la tourmente à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle prenne le parti de n'en plus rien montrer du tout.

Où je veux en venir ? A ceci. Lorsque, à un moment, chez Mme de Mortemart, devant ses amies les duchesses, sa poitrine se gonfle à éclater sous l'afflux trop fort de la grâce, se serait-elle laissé délacer par la duchesse de Charost, ou la duchesse de Charost se serait-elle empressée à la délacer, si Mme Guyon avait été une grosse dame enflée et une dondon mal tenue ; si, vers la quarantaine, elle n'était restée belle et bien faite, et mince encore, comme on le voit sur son portrait ; et si elle n'avait eu ce que nous appelons aujourd'hui des « dessous » élégants? Bref (et ceci, à mon avis, est important) Mme Guyon a dû être, a été une femme séduisante, même physiquement.

Vers quatorze ans, elle a son roman : « ... Nous allâmes, dit-elle, passer quelques jours à la campagne. Mon père mena avec nous un de ses proches parents, qui était *un jeune gentilhomme très accompli.* Il avait un grand désir de m'épouser. Mais mon père... s'y opposait. » Elle ne dit rien de plus : mais, immédiatement après cette déception, elle « renonce à l'oraison » : elle donne dans les divertissements mondains; elle passe des heures devant son miroir : « Cet amour de moi-même devint si fort, que je n'avais dans le cœur que du mépris pour toutes les autres de mon sexe. » Elle lit des romans jour et nuit. Elle va à Paris, où elle est très entourée. Elle est coquette et dissipée ; bref, elle revient, si j'ose dire, à la santé morale (selon le monde, oh ! selon le monde). Et peu de temps après elle se laisse marier à Jacques Guyon, écuyer, seigneur du Chesnoy, etc .., fort riche, mais qui avait vingt-deux ans de plus qu'elle, et qu'elle n'aimait nullement. « Ses manières, dit-elle, étaient opposées à ma vanité », ce qui signifie sans doute qu'il les avait lourdes et grossières. « Je ne fus pas plutôt chez mon nouvel époux, que je connus bien que ce serait pour moi une maison de douleur. » Il y avait là une belle-mère avare et jalouse. Bref, elle est très malheureuse dans sa nouvelle famille. Elle devient grosse, a des couches fort douloureuses. En une dizaine d'années, elle a cinq enfants (dont deux meurent de la petite vérole). Ni le mariage, ni la maternité, à ce qu'il semble, ne lui donnent de grandes joies. Elle écrit, après « douze ans et quatre mois passés dans les croix du mariage aussi grandes qu'on le puisse » :

Il n'y a qu'une chose mon Dieu, sur laquelle vous avez toujours eu pour moi une protection visible ; c'était la chasteté ; vous m'en donniez un amour très grand, et en mettiez les effets dans mon âme, éloignant, même dans mon mariage, par des providences, des maladies et d'autres (obstacles) ce qui pouvait l'affaiblir, même inocemment : de sorte que, dès la seconde année de mon mariage, Dieu éloigna tellement mon cœur de tous les plaisirs sensuels [encore les a-t-elle connus pendant un an] que *le mariage a été pour moi en toute manière un très rude sacrifice.* Il y a plusieurs années qu'il me semble que mon cœur et mon esprit sont si séparés de mon corps qu'il fait les choses comme s'il ne les faisait point. S'il mange ou se récrée, cela se fait avec une telle *séparation*, que j'en suis étonnée, et un *amortissement* entier de la vivacité du sentiment pour toutes les fonctions naturelles. Je crois que j'en ai dit assez pour me faire entendre.

Certes ! A cette femme belle, passionnée, orgueilleuse, inquiète, d'âme dévorante, qui n'aime pas son mari et qui ne sait pas s'absorber dans ses enfants, un seul refuge : l'amour de Dieu. Mais elle ne découvre pas du premier coup l'amour pur ; longtemps elle tâtonne autour. Ce sont, pendant plusieurs années, des alternatives de ferveur et de mortifications furieuses (jusqu'à la discipline et aux ceintures de pointes de fer, jusqu'aux épines et aux orties et jusqu'à mettre sa langue sur des crachats et sur le pus des emplâtres) — et aussi de sécheresse, de rechutes dans la vanité (surtout lors des nombreux voyages à Paris, pendant l'un desquels elle rencontre Mme de Longueville et lui plaît), — et aussi de maladies singulières et interminables. Elle s'agite vainement et douloureusement, elle cherche et ne trouve pas, jusqu'à ce qu'un jour...

La duchesse de Charost, fille du surintendant Fouquet, qui était venue se fixer à Montargis, la duchesse de Charost, qui était fort avancée dans la vie intérieure, lui avait expliqué la pratique de l'oraison parfaite. De même, un cousin missionnaire revenu de Cochinchine. Mais elle ne comprenait pas encore :

J'étais surprise, raconte-t-elle, de ce qu'il me disait qu'il ne pensait à rien dans l'oraison. . Nous disions ensemble l'office de la sainte Vierge; souvent il s'arrêtait tout court, parce que la *violence de l'attrait* lui fermait la bouche ; et alors il cessait les prières vocales. Je ne savais pas encore que c'était cela.

Un jour enfin elle sait !

Le hasard, ou plutôt une « force secrète » amena près d'elle un autre religieux « fort intérieur » à qui elle dit « en peu de mots ses difficultés sur l'oraison ». Il lui répondit aussitôt : « C'est, madame, que vous cherchez au dehors ce que vous avez au dedans. Accoutumez vous à chercher Dieu dans votre cœur, et vous l'y trouverez ».

Ces paroles furent pour elle « un coup de flèche » qui perça son cœur de part en part. « Je sentis, dit-elle, en ce moment une plaie très profonde autant délicieuse qu'amoureuse; plaie si douce que je désirais n'en guérir jamais. »

(A suivre)

JULES LEMAITRE.
de l'Académie Française

Sur Sa Tombe... (1)

Puisque la vie profane n'a pas encore eu le temps d'arrêter le saint frisson des fêtes de Pâques où se commémore le mystère de la Résurrection, la plus grande merveille de tous les temps, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur faisant part des bonnes feuilles d'un livre sur le point de paraître, *Jérusalem*, et qui a été approuvé par une lettre autographe de S. S. Pie X à son auteur, Mme M. Reynès-Monlaur.

C'est une émouvante évocation du Saint Sépulcre et de la « Revenue » du Christ promesse d'immortalité et de renaissance pour nous tous. Ainsi se termine ce livre d'une voyageuse. Nous en donnons ici quelques extraits.

. . . .

Il fait à peine jour dans les étroites petites rues qui dorment. L'aube fraîche se glisse sous les auvents, sous les portes, sous les voûtes, où, malgré la nuit, une chaleur lourde faite de miasmes délétères subsiste encore. Tout est si calme que chacun de nos pas s'entend distinctement sur le pavé sonore Et tandis que je descends vers la Basilique, le cœur oppressé, je me concentre dans l'heure unique qui m'est donnée, la dernière, m'étonnant qu'une seule pensée m'occupe, qu'un seul lieu au monde m'attire invinciblement, et que Jérusalem tout entière se résume pour moi dans le Sépulcre du Seigneur. Je crois qu'il en est ainsi pour tous ceux qui arrivent et pour tous ceux qui partent. Nous obéissons tous à cet instinct profond qui nous fait chercher ceux que nous avons perdus, non pas là où ils vivaient, mais là où ils reposent. On dirait que nous abandonnons tout ce que nous avons su de leur vie de chaque jour, pour les demander à la vie inconnue qui est la leur maintenant. Ou plutôt non : nous les voulons tout entiers, les êtres chers, les êtres familiers du passé ; ils nous attirent au delà de la vie ; et nous réunissons ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont dans les paroles de tendresse que nous balbutions au seuil de leur Eternité immuable : tant il y a en nous d'horreur profonde à croire que quelque chose finit, que quelque chose n'existe plus...

Pour répondre à nos efforts naïfs, à cette poursuite renouvelée des choses extérieures qui ne nous le rendent jamais, Lui qui répond toujours, Il nous apprend, ici comme au Lac, qu'Il faut le chercher en Lui-même, ou, comme parle Rusbrock, l'Admirable, qu'il faut descendre en soi, dans l'essence pure de l'esprit, et sentir que la plus haute connaissance de Dieu qui soit permise ici-bas, c'est l'ignorance et l'aveu bienheureux que l'on ne comprend pas... (2).

Je pense à cela, tandis que je vais tristement vers la Basilique Je regarde une dernière fois ce que je voyais chaque jour : les hautes murailles du patriarcat et des couvents grecs, les fenêtres grillées, les innombrables petites échoppes plus misérables encore, fermées ainsi, sans l'étalage de leurs légumes, de leurs fruits, ou de leurs pauvres marchandises. Je regarde, machinalement, l'âme pleine de l'angoisse de l'adieu au pays du Maître, à cette vie étrange, en dehors de tout ce que l'on avait connu jusque-là, déracinée, mais sacrée, profonde, plus près des choses éternelles qu'elle ne le fut jamais ailleurs. Je ne reviendrai peut-être pas, malgré la secrète espérance, qui me soutient en ce moment : cet adieu serait trop cruel, trop semblable à la mort si on le disait, si on croyait le dire pour jamais. Mais est-ce qu'*après* on ne revient pas ? Est-ce que nos vieux Croisés ne redescendent jamais dans cette vieille Jérusalem qui flottait encore devant eux, comme une vision bienheureuse, à l'heure où ils mouraient ? C'est peut-être un des attraits inexplicables et invincibles de la tombe du Seigneur qu'auprès d'elle, il semble n'y avoir qu'un voile infiniment léger entre ce monde et l'autre. Dans la solitude de cette tombe, après trois jours, Il s'est relevé, le même. « Le même ! » Combien de fois a-t-Il répété ces mots pour nous encourager à croire que nous serons les mêmes aussi, quand la poussière terrestre sera tombée ! Il posera son sceau sur nous, sur l'esprit même de notre être, sur ceux que nous avons aimés, et qui vivront tels que nous les avons aimés, dans les siècles éternels : Il n'effacera que les ombres, dans son ineffable clarté. Nous devons ces perspectives radieuses à sa Mort, à son Sépulcre, à sa Résurrection, à ces mystères qui rendent Jérusalem immortelle et sacrée, parce que les limites du temps et de l'éternité semblent s'effacer en elle. On appartient déjà à l'Invisible, « dans les ténèbres qui brûlent ».

II

Je descends les dernières marches de la rue qui fait un coude brusque vers le parvis du Saint Sépulcre. Il est entièrement vide à cette heure. Les portes sont entr'ouvertes, mais les gardiens turcs sont absents. Je me hâte vers le monument. Par une dernière et touchante charité, la plus précieuse de toutes, le Père Giovanni y célébrera la messe pour nous ; et je n'ai même pas le temps de me glisser jusqu'à la pierre de la Tombe et de la baiser : les flambeaux sont allumés, et les nappes la recouvrent comme la recouvraient les linceuls et le suaire d'autrefois.

On se souvient que l'édicule du Sépulcre est divisé en deux parties : une première pièce plus grande que l'autre, appelée la chapelle de l'Ange, parce que l'Ange de la Resurrection y apparut aux saintes femmes, au fond, une ouverture cintrée, étroite et basse, conduit au Sépulcre proprement dit, qui mesure à peine deux mètres dans tous les sens. C'est à cette place, dans ce Saint des Saints, que le P. Giovanni va dire la messe et nous l'entendrons dans la chapelle de l'Ange, à l'entrée, sans rien voir, sans pouvoir suivre autrement que par les sonneries du servant, et par les rares paroles qui arrivent de loin en loin, à travers la porte basse.

C'est vraiment une heure unique. Il fallait cette heure à nos adieux.

« Avant même que vous m'ayez appelé, j'ai dit : Me voici. »

Au seuil de l'abîme sans fond, si près de Lui, enveloppé

(1) *Jérusalem*, par M. Reynès-Monlaur (Plon, éditeur).
(2) Rusbrock, l'Admirable, *le Désir de voir*.

par Lui, on se perd dans cet anéantissement que le lac de Tibériade nous avait appris, dans notre première rencontre avec le Seigneur. On se tait. Mais il parle. Les paroles de l'introït de la messe de la Résurrection, la seule messe que l'on dira au Saint Sépulcre, nous arrivent par lambeaux :

« Je suis ressucité. mais je suis encore avec vous. »

Et celles de l'Evangile :

« Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. »

Et alors le grand silence qui précède la consécration.

Oui, tous nos mots se taisent et sembleraient impuissants. Mais ses paroles, à Lui, les paroles redoutables du Cénacle dont chaque syllabe nous arrive, scandée, brisée, et comme trempée de larmes, les paroles par lesquelles Il revient, — non pas avec une page de son Evangile, mais avec tout son Evangile, non pas dans tel ou tel mystère, mais dans tous ses mystères. Chacun entend ici le mot personnel qu'Il dit à l'âme, et qu'aucun autre n'entend.

Il voit jusqu'aux larmes que l'on voudrait cacher entre les mains jointes ; et à celui qui l'aime, Lui, le doux ! Il répond qu'il l'aime aussi (S. Jean, XIV, 21).

A travers les murs, les paroles liturgiques parviennent par bribes :

Per ipsum, cum ipso, in ipso !

Que nous sommes loin de nos vies de misère : et comme la splendeur des horizons que la foi nous ouvre s'illumine avec ces mots, rayonne, nous inonde d'une clarté éternelle ! Que serait une vie d'où ces trois mots descendraient d'un cœur pur vers toute créature, comme ils parviennent jusqu'à nous, à travers la blancheur des marbres ? Une vie qu'Il posséderait ainsi, dans son principe, dans sa fin, dans chacun de ses actes ; où tout le mal, toute la vanité tomberait, où l'on irait, avec Lui, à toutes les choses profondes... !

Nous savons que nous n'avons pas cette vie. Nous savons que nous reprendrons aux fascinations de la terre. Et nous bénissons l'Église qui met sur nos lèvres, sur les lèvres de chacun de ses enfants, l'humble prière du centurion de Capharnaüm :

« Seigneur, je ne suis pas digne ! »

C'est le dernier mot de ce séjour à Jérusalem, devant les souvenirs écrasants, dans l'enceinte étroite du Sépulcre. Mais après cet aveu, l'on ne se retire pas. L'on va vers Lui. Est ce qu'Il n'est pas la pitié ? On entre pour la Communion, auprès de la Tombe, et c'est appuyé contre elle qu'on entend les mots éternels qui vous hantaient tout à l'heure. L'aube claire se mêle aux lampes et aux cierges, elle ajoute sa blancheur à la blancheur des marbres : c'est une grande impression de clarté et de triomphe, quelque chose comme la merveilleuse lumière de la nuit à Tibériade. Dans l'âme, aussi, tout est limpide et radieux, et une joie infinie passe à travers les larmes.

Il revient.

M. Reynès-Monlaur.

A propos de la Tarnowska

La théorie de l'influence nerveuse et de l'envoûtement.

(Opinions de Mme Réjane, du colonel de Rochas, de Jules Lemaître et de Jules Bois).

Il nous est impossible de passer sous silence, dans cette Revue du Merveilleux dont le devoir est de s'attacher à l'actualité, ce procès déjà célèbre et qui rapproche une Slave moderne de la Grecque Médée. Il s'agit d'une empoisonneuse d'âme, d'une Brinvilliers psychique.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont demandé s'il n'y avait pas là la réédition en quelque sorte des anciens sortilèges du moyen âge et si l'influence dont semble disposer cette femme dangereuse sur les êtres qui l'entourent ne provient pas de l'envoûtement.

Aussi à ce sujet avons-nous réuni les opinions des quelques personnalités parisiennes : Mme Réjane, le colonel de Rochas, M. Jules Lemaître et M. Jules Bois.

Mme Réjane a été consultée après un bref voyage fait à Venise et pendant lequel elle assista à quelques séances du procès. La grande artiste, dont la spécialité est de charmer par un talent incomparable, et qui ne s'est pas adonnée aux travaux de la métapsychique, a cependant eu l'intuition de cette « influence nerveuse » susceptible de créer l'envoûtement et par laquelle s'expliquent aussi bien tant de belles actions que tant de crimes. Elle a vu les tares de ces tempéraments de suggestionnés et de « subconscients » ; et elle a attribué leur sensibilité exacerbée tantôt trop tyrannique, tantôt trop docile, à leur race, à la race slave.

« Autant que j'ai pu comprendre les débats, a-t-elle confié à un rédacteur du *Matin*, il m'a semblé que les lamentables héros de cette tragédie ont passé à travers le crime et les monstruosités morales sans s'en douter. Ni les uns ni les autres ne paraissent être conscients. On dirait qu'il s'agit pour eux de choses lointaines et indifférentes.

« Et puis il faut se souvenir que ce sont des Russes, qu'ils ont une autre sensibilité, une autre mentalité que nous-mêmes. Ne les jugeons pas ; d'abord parce qu'il est toujours dangereux de juger, puis parce que nous serions ici sûrement injustes.

« N'apportons pas non plus à la vie un esprit gâté par la littérature et le théâtre, qui exigent des sanctions de moralité et veulent leurs personnages sympathiques ou antipathiques. Gardons, pour toutes les faiblesses humaines

une large indulgence, toutes les fois où il s'est ajouté quelques larmes au sang versé ! »

Le cœur excellent de Mme Réjane la pousserait à un excès de pitié ; mais ce qu'elle a bien vu c'est l'état nerveux et mental de ces criminels qui sont à la fois des victimes, et qui tiennent tantôt de l'hypnotiseur, tantôt du médium. Quel terrain tout préparé pour les courants occultes et particulièrement pour l'envoûtement !

Nous souvenant des études que M. Jules Bois consigna en des livres qui passent aujourd'hui pour classiques sur la question : « l'Au delà et les forces inconnues » et « le Monde Invisible » nous sommes allés lui rendre visite et nous l'avons trouvé occupé à corriger les épreuves de son admirable drame *la Furie*, qui va paraître bientôt chez l'éditeur Fasquelle.

— Oui, j'ai autrefois beaucoup écrit et conférencié sur les sujets dont la psychologie officielle commence seulement aujourd'hui à s'occuper, nous répondit M. Jules Bois, et toujours j'ai tâché de garder la lucidité d'un esprit critique.

Et tout de suite avec modestie, avant de nous initier à ses propres labeurs, si exacts et si importants, M. Jules Bois a tenu à nous rafraîchir la mémoire sur les attrayantes expériences du colonel de Rochas.

— J'ai suivi année par année, nous dit-il, mois par mois, toutes les expériences si intéressantes du colonel de Rochas dans une petite chambre de l'Ecole Polytechnique. Il y avait là, à travers bien des essais infructueux, d'heureuses tentatives. M. de Rochas d'Aiglun developpa la découverte du Docteur Luys, « les transferts », il a su reconstituer, devant témoins, certains phénomènes de l'envoûtement primitif. Ayant réduit un sujet à l'état de passivité absolue et ayant approché de lui une statuette de cire, un verre d'eau ou une plaque photographique, cette statuette, ce verre ou cette plaque se chargaient de l'énergie du patient rayonnée hors de lui. Quiconque ensuite agit sur l'objet atteindrait la personne.

« Donc, toujours d'après le colonel de Rochas, le sujet dégagerait jusqu'à une certaine distance sa sensibilité ; la substance imprégnée aurait aussi un champ d'expansion précis. Si l'on influençait la substance, le sujet en recevait une réaction d'intensité égale à l'action, pourvu que la distance de la subtance à l'objet ne dépassât pas la somme des rayons des deux champs d'émission ; sans cela la communication était très faible ou presque nulle.

« Voilà pourquoi, a écrit M. de Rochas, l'envoûté ne ressentait l'effet du volt que lorsqu'il passait auprès de ce volt ». Du moins il semblait que tout cela avait lieu de cette manière. Pour ma part, j'ai surtout constaté les puissances de « la sympathie » et de « la suggestion mentale », qui, à elles seules, peuvent expliquer l'efficacité de l'envoûtement antique (Leonora Galigaï) et de l'envoûtement moderne (la Tarnowska, par exemple). »

Notre conversation effleura les grandes actualités du moment et nous en vînmes à parler des très belles conférences de M. Jules Lemaître.

« Puisque vous m'interrogez sur l'envoûtement, dit M. Jules Bois, on pourrait dire que Mme Guyon pratiqua envers Fénelon une sorte d'envoûtement blanc, alors que la sanglante Tarnowska qui tatouait de ses initiales ses adulateurs, s'exerçait à l'envoûtement rouge qui conduit jusqu'au crime.

« Il me souvient que lorsque, à la Bodinière, j'entretenais le public intellectuel et mondain de ces phénomènes de psychologie rétrospective, M. Jules Lemaître me fit l'honneur d'être parmi mes auditeurs.

« M. Jules Lemaître ne s'en laisse pas accroire, il flaire avec quelque méfiance les sciences psychiques. Il en est pourtant curieux jusqu'à un certain point et plus qu'il ne veut le dire. Plusieurs fois je l'aperçus m'épiant avec bienveillance d'ailleurs, mais avec scepticisme, pendant mes conférences à la Bodinière sur la télépathie et l'envoûtement. Quoique en désaccord sur maintes questions capitales, comme on sait, avec M. Anatole France, il se rencontre avec lui, dans le doute, en face des grands problèmes mystiques. M. Jules Lemaître est, en effet, un des rares qui n'admettent pas encore la télépathie ; il ne croit pas beaucoup aux hallucinations véridiques ou non.

« Pourtant une fois il s'en est expliqué tout au long, à propos justement de mes conférences. Voici telle quelle, écrite de sa main, son opinion. Vous pouvez la transmettre à vos lecteurs. »

***

Nous prîmes des mains de M. Jules Bois le précieux document que nous recopiâmes scrupuleusement.

Le voici ; cela est signé Jules Lemaître :

« Vous savez que, depuis quelques années, M. Jules Bois s'est fait, de l'occultisme, une agréable et piquante « spécialité ». En jolies phrases très « écrites », il avertit les « belles madames » qu'il y a « entre ciel et terre, selon le mot de Shakespeare, plus de choses que n'en peut comprendre notre philosophie ». Il leur développe avec suavité les rites obscènes et sanglants de la messe noire et les diverses façons de faire apparaître le diable. Ce jeune Phocéen à l'œil vif et doux n'a rien du tout d'un sorcier, et son aspect n'est point ténébreux. Je fus l'entendre mercredi dernier à la Bodinière. L'assemblée était

élégante et nombreuse. Onctueux, harmonieux et malin, d'un ton de prêche et d'une voix chantante, avec un léger accent méridional qui abrège les diphtongues et entr'ouvre les *é* fermés, il nous dit ce que c'était que l'envoûtement en général, et, en particulier, l'envoûtement d'amour.

« Il nous pria d'abord de considérer que l'envoûtement moral, c'est-à-dire l'influence d'une volonté sur une autre, est un fait des plus communs; qu'on a vu souvent une volonté forte s'emparer d'une volonté faible, l'entraîner, *l'envelopper* ; et, à ce propos, il eut le tort de faire venir le mot « envoûtement » du mot latin « *involvere* ». Puis, quittant les métaphores, il en vint à la description de l'envoûtement traditionnel, qui est l'envoûtement de haine.

« Vous connaissez l'opération. On prend de la cire vierge, c'est-à-dire qui n'ait pas servi à d'autres usages; car, étant vierge, elle pourra mieux s'imprégner de votre volonté. Avec cette cire, vous façonnez une figure à la ressemblance de l'être que vous haïssez. Vous l'habillez de morceaux d'étoffe empruntés aux vêtements de votre ennemi ; si vous pouvez vous procurer quelques-uns de ses cheveux et une de ses dents pour en meubler le crâne et la bouche de la dite poupée, c'est au mieux. Après quoi, tout en récitant des formules magiques d'imprécation, vous charcutez longuement, avec des épingles ou des aiguilles à tricoter, les diverses parties du corps et, spécialement, le visage de la statuette (*in vultum*) ; et votre ennemi ressent les plus atroces douleurs aux endroits correspondants de son corps et de son visage. Enfin, vous jetez la statuette dans le feu, et votre ennemi meurt du coup.

« Cependant il arrive quelquefois qu'il n'en meurt pas », ajoute M. Jules Bois avec un sourire qui lui vaut immédiatement ma sympathie.

« L'opération décrite, M. Jules Bois annonce qu'il en va donner « l'explication psychologique, puis l'explication scientifique ». Il l'explique, dis-je, après avoir confessé qu'elle n'a pas accoutumé de réussir : et peut-être y a-t-il là une petite contradiction.

« J'avoue que je n'ai pas très clairement compris « l'explication psychologique » ; M. Jules Bois non plus, à ce qu'il m'a semblé. Entendons-nous : ce qui est à expliquer ici, ce n'est pas l'antique illusion, commune aux nègres fétichistes et à quelques-unes des élégantes habituées de la Bodinière, qui nous fait insérer une âme dans des objets inanimés et leur attribuer une vie, un pouvoir et des propriétés qu'ils n'ont point. Ce dont il faudrait nous rendre raison, ce serait l'opération même de l'envoûtement, — si elle réussissait.

« Il est vrai que son « explication psychologique » ne le compromet guère. Elle est excessivement vague. Elle m'a paru revenir à ceci : « Tout se tient dans le monde ; les âmes agissent les unes sur les autres ; les corps pareillement ; et les âmes sur les corps, et les corps sur les âmes. Tout mouvement se prolonge et a des retentissements à l'infini. Tout est mystère. Tout est possible... Qui sait ?... Que savons-nous ?... Et voilà pourquoi votre fille est muette, et pourquoi on peut tuer un homme en charcutant son effigie. »

« L' « explication scientifique » est plus... imposante. Selon M. Jules Bois, l' « extériorisation de la sensibilité » et la « télépathie « rendraient aisément compte du succès — supposé — de l'envoûtement.

« Le jeune et intrépide démonologue nous rappelle que des savants « très sérieux », s'exerçant sur des malades, ont pu transporter hors des corps de ces pauvres diables, à plusieurs centimètres de distance, le siège invisible de leur sensibilité ; puis mettre cette sensibilité elle-même en bouteille, ou l'incorporer dans un morceau de cire : en sorte que le sujet, parfaitement insensible si on lui piquait la peau, souffrait cruellement si l'on agitait l'eau ou si l'on transperçait la cire, et qu'il tombait en pâmoison si l'on jetait l'eau ou la cire dans le feu.

« Moi, je veux bien. Seulement... j'ai assisté plusieurs fois à ces séances de sorcellerie « scientifique », et j'affirme que, chaque fois, ou les expériences ont raté (et notamment celle de l'extériorisation de la sensibilité), ou, quand elles réussissaient, elles pouvaient s'expliquer entièrement, soit par la complicité et la rouerie du « sujet », soit par l'innocence et la crédulité de l'expérimentateur. Je ne dis rien de plus : je ne doute point de la sincérité des savants dont M. Jules Bois a aligné, en guise d'arguments, les noms respectables ; mais je voudrais être plus persuadé de leur sang-froid et de leur lucidité d'esprit. Et comme je ne puis pas recommencer moi-même leurs expériences (serais-je sûr, d'ailleurs, d'y demeurer plus lucide et plus clairvoyant qu'ils n'ont peut-être été?) je suis bien obligé de suspendre mon jugement. Je ne nie pas ; je sais que nous ne savons pas tout, mais je crois savoir quelles choses nous ne savons pas.

« Quant à la « télépathie », sur laquelle les Anglais s'excitent en ce moment, c'est, tout en gros, l'apparition, à travers de grandes distances, d'une personne à une autre. Cela se passe généralement quand la personne apparue est sur le point de mourir. On conserve, dans beaucoup de familles, le souvenir de phénomènes de ce genre. Et cela est mystérieux, sans être, proprement, « extraordinaire » ; car l'hallucination est « un fait ». Ce qui est singu-

lier, c'est que l'hallucination survienne, quelquefois, juste au moment de la mort de l'être lointain qui vous devient tout à coup présent. Mais, naturellement, on ne retient que ces coïncidences et on néglige les cas d'où elles sont absentes. Ce qui serait décidément « extraordinaire », ce serait qu'une personne éloignée de nous nous apparût à l'heure qu'elle voudrait et par un effort de sa volonté, et je ne pense pas qu'un fait de cette espèce ait encore été constaté « scientifiquement ».

« Quoi qu'il en soit, — et voulant bien oublier que l'envoûtement n'a aucun besoin d'être expliqué, puisqu'il n'est pas certain qu'il ait jamais produit son effet — je ne vois pas trop quelles lumières l'extériorisation de la sensibilité et la télépathie, phénomènes douteux eux-mêmes, apporteraient dans la question. Car, jusqu'ici, on n'a pu extérioriser la sensibilité que de gens malades, très malades, et à de fort petites distances ; le truc ne serait donc d'aucun secours contre un ennemi éloigné et sain. Et, d'autre part, la télépathie, si nous admettons qu'elle se puisse pratiquer « à volonté », et que nous soyons capables de tuer de loin un ennemi à force de le vouloir, rendrait tout à fait inutiles la poupée de cire et les piqûres. Alors ?...

« Le jeune et doux occultiste passe à l'envoûtement d'amour, dont les rites sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux de l'envoûtement de haine. La seule différence, c'est que l'amoureux tripote, torture et lie la statuette de cire, non pour faire du mal au modèle, mais pour en prendre possession; et qu'il la jette au feu, non pour tuer l'objet aimé, mais pour faire « fondre » son cœur.

« La péroraison du discours a été fort brillante. Revenant à l'envoûtement métaphorique, que personne ne nie, M. Jules Bois nous a assurés que « l'envoûtement collectif des bonnes volontés créerait le salut du monde ». Et cela est ingénieusement dit. »

***

Je remercie l'auteur de *la Furie* de nous avoir permis d'enregistrer l'opinion spirituellement exprimée d'une personnalité aussi éminente que M. Jules Lemaître.

M. Jules Bois m'interrompit :

— J'ai, depuis ces observations du grand conférencier fénelonien et racinien, consolidé la théorie de l'influence, que j'avais seulement ébauchée dans *le Satanisme et la Magie*, il y a une quinzaine d'années.

Je dis à mon tour :

— Il me souvient en effet, cher maître, de l'échange d'articles (si instructifs et que nos lecteurs n'ont pas oubliés) entre notre regretté fondateur et vous à propos de la télépathie. Des hypothèses vraiment neuves et fécondes furent alors exposées. Le démonologue d'autrefois est devenu un psycholoque profond et bienfaisant. »

M. Jules Bois, brièvement, nous assure en terminant que les forces occultes sont beaucoup plus constantes dans leur action qu'on ne le croit. Elles agissent sans cesse, mais à petites doses, sans qu'on sans doute dans l'humble vie quotidienne. En de rares circonstances, elles éclatent comme des bombes ou des obus. Le cas de la Tarnowska prouve que ces énergies malfaisantes n'ont vraiment de l'action que sur des natures instinctives et qui ont perdu le contrôle de leur conscience et la sauvegarde de leur âme supérieure, de leur invisible et intérieur gardien.

LE PÉLERIN.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *A propos de « saint Exterminus ».*

Dans une affaire de divorce, plaidée, la semaine dernière, à la sixième Chambre, Me Henri Robert a lu la « Conjuration » suivante, découverte par le mari, dans les papiers de sa femme :

« Grand saint Exterminus, je te conjure d'aller tourmenter l'âme et l'esprit de Mme Fernande X..., demeurant à Paris, rue..., n°..., par les cinq sens de la nature ; qu'elle soit tourmentée, obsédée par le besoin de quitter son mari... Ainsi soit-il !

« Grand saint Exterminus, je te conjure d'aller tourmenter l'esprit du mari de Mme X... par les cinq sens de la nature ;

« Qu'il ne puisse vivre sans moi ;

« S'il dort, qu'il ne songe qu'à moi; qu'il n'aime que moi, affectueusement... Que sa femme le quitte ! Réunissez-nous, grand saint Exterminus... Ainsi soit-il !

« Grand saint Exterminus, je te conjure d'aller tourmenter l'esprit de mon mari par les cinq sens de la nature. Qu'il n'ait qu'une idée : me donner de l'argent !. . »

Ce grimoire n'est pas un document méprisable sur la Parisienne du XXe siècle. La dame en question appartient au monde de la bourgeoisie riche ; elle a reçu toute l'instruction qui est d'usage dans son milieu, et voici que son état d'âme est exactement celui de la femme du peuple pervertie du XVIIe ou du XVIIIe siècle, qui consultait en cachette le *Petit Albert* pour trouver un trésor ou un galant.

Cela n'empêchera pas nos psychologues officiels de déclarer que nous vivons dans un siècle rationaliste, et que, si tel « Professeur » vend par milliers des « bagues de fortune », comme une autre affaire l'a

montré, cela ne prouve encore rien contre le progrès des lumières, tel que le conçoit M. Homais.

***

Certes, nous sommes aussi superstitieux que nos pères, et tout ce qu'on peut dire c'est que nos pères n'étaient pas moins superstitieux que nous. Mais leur superstition naïve et touchante s'adressait à des saints plus authentiques que « saint Exterminus », — je ne dis pas que saint Expédit, puisque ce saint en qui les comédiennes, notamment, ont tant de confiance (l'imaginant sans doute, vu son nom, plus expéditif que les autres), saint Expédit figure vraiment au martyrologe, à la date du 19 avril. On ne sait d'ailleurs rien de lui, sinon qu'il subit le martyre à Mélitène, en Arménie, avec Hermogène, Caïus, Aristonique, Rufus et Galatas, en l'an 291.

Contre les accidents, on se recommandait et on se recommande encore à saint Benoît. C'est Mgr Gaume qui a renouvelé en France cette dévotion à l'illustre abbé du Mont-Cassin. La plupart de nos aviateurs portent en breloque, à l'imitation de Santos-Dumont, une médaille de saint Benoît. Les automobilistes semblent se fier davantage à saint Christophe, dont on vend beaucoup la jolie médaille portant à l'avers le saint avec l'enfant Jésus élevé sur son épaule, et au revers une automobile.

Pour le succès des affaires temporelles en général, saint Antoine de Padoue est de plus en plus le grand intercesseur. Contre la calomnie, on invoquait saint Félix de Nole et saint Nicolas ; pour les femmes en couches, sainte Marguerite, et aussi sainte Catherine de Suède et saint Pierre de Vérone.

Pour obtenir du beau temps, on s'adressait à saint Sérémez ; pour la protection du bétail, à saint Blaise, à saint Bloud, à saint Evroult, à sainte Némoïse, à sainte Pharaïlde ; c'est cette dernière, encore, que priaient les laitières pour la bonne confection et la conservation de leur beurre.

Les boiteux se recommandaient à saint Marcel et à saint Léonard ; les aveugles, à saint Bernard, saint Maur, saint Géry et saint Dodon ; sainte Julienne combattait les maladies contagieuses, sainte Apolline et saint Rigobert, les maux de dents ; saint Louis guérissait les écrouelles, privilège qu'il avait d'ailleurs transmis à ses successeurs ; saint Jean-Baptiste, saint Pierre de Vérone, saint Loup, sainte Bibiane, avaient pour clients les épileptiques ; saint Conrad, les hernieux ; saint Caprais, les rhumatisants.

Dans l'enflure, on implorait saint Stanislas et sainte Wirvine ; dans la fièvre, saint Dominique de Sora, sainte Gertrude, saint Vinebaud, saint Udaud, sainte Pétronille ; dans le flux du sang, sainte Lucie ; dans les maux de gorge, sainte Wirvine ; dans la goutte, saint Maur et saint Gérard ; dans la gravelle, saint Benoît, saint Gérard et saint Burchard ; dans l'hydropisie, saint Gilbert, saint Eutrope et saint Malo ; dans la paralysie, saint Maur ; dans la pleurésie, sainte Wirvine ; dans les maux de ventre, saint Boud et saint Brice ; dans le coryza même, saint Maur.

Saint Benoît rompait les envoûtements et les maléfices, et préservait du poison, en souvenir, sans doute, du miracle qu'il fit au monastère de Vicovaro. Les moines, qu'il voulait réformer, ne purent supporter la sévérité de sa règle et résolurent de se débarrasser de lui par le poison. Le saint fit un signe de croix sur le verre empoisonné, qui se brisa : « — Dieu vous pardonne, mes frères, dit-il aux moines tremblants. Cherchez un autre abbé qui vous convienne mieux que moi. » Et il se retira dans la solitude.

Saint Christophe, saint Firmin, saint Roch, sainte Wirvine luttaient contre la peste ; saint Jean-Baptiste, saint Amand contre la grêle ; saint Voué, saint Christophe, saint Nicolas contre les incendies ; saint Amable, saint Amand de Rodez et sainte Barbe contre la foudre.

Dans les périls de la mer, on mettait son espoir en sainte Agnès ; en saint Théodore le Conscrit, dans les orages ; en sainte Gertrude, dans les voyages. Les prisonniers avaient leurs patrons particuliers, saint Wulfrand et saint Léonard ; ils invoquaient saint Disme contre les souffrances de la torture, et même condamnés à mort, saint Disme et saint Eutrope les accompagnaient de leur protection jusqu'à l'échafaud.

Ai-je nommé saint Séverin, saint Marcel et saint Anastase, pour les sourds ; saint Ganglin pour les teigneux, saint Pierre de Vérone et saint Mathurin pour les possédés ? .. Et tant d'autres encore, et tant d'autres que l'on croyait voir penchés d'en haut sur l'humanité inquiète et dolente, apportant une aide nouvelle, un réconfort particulier pour chaque douleur.

George Malet.

Nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne l'administration : mandats d'abonnements, demandes de numéros, de renseignements ou réclamations, doit être adressé à M. Alfred Leclerc, et à son nom, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Edmond Rostand ET LES Arts divinatoires

Voici l'opinion de M. Pierre Borderieux, telle que je l'ai recueillie :

« Décrire Rostand intime est une entreprise fort malaisée, même et surtout pour un graphologue, car,

Photo Boyer Cliché de *Comœdia*



M. EDMOND ROSTAND
de l'Académie Française

que dire qui ne soit connu par les mille interview dont le poète fut assailli, lors des premières de *Chantecler*? Essayons, cependant ; peut-être dénicherons-nous indiscrètement quelques nuances de caractère, quelques signes particuliers inconnus...

« Cette écriture, à première vue, crie son origine. Il n'y a qu'un artiste pour écrire complètement en caractères typographiques. Et il faut que cet artiste soit un poète, car aucun signe : points sur les *i*, ponctuation, traits accessoires, ne manque, ni n'est déplacé. On sent, derrière, une personnalité franchement affirmée, l'esclavage de la règle, dont la magnifique sujétion oblige au chef-d'œuvre. Grande franchise. Personnalité très marquée, mais sans autre orgueil que celui, bien naturel, qui découle de sa célébrité.

« A l'œuvre, la conception de la chose à traiter est nette ; oserai-je dire, sans envolée ? Mais tout change dès que l'ouvrage est sur le métier. A chacun des vingt déplacements, préconisés par Boileau, l'ouvrage s'adorne de nouvelles beautés, qui viennent comme par couches, recouvrir l'incolore canevas du début. Beaucoup d'ordre au physique et au moral. La peur de soi-même, le doute, sont nettement marqués dans cette écriture ; il n'y paraît pas dans l'œuvre, mais l'auteur sait quels combats intérieurs il dut souvent livrer contre lui-même. La volonté n'est pas très développée, quoique constante. Une qualité vient en aide heureusement au jugement, qualité considérée comme défaut chez beaucoup : c'est l'entêtement. Dans la vie intime, l'entêtement est assez ennuyeux, mais il rachète par l'artiste les ennuis qu'il occasionne par l'homme.

« De l'entrain et de la gaîté. Surtout — ceci est capital — *mépris absolu du qu'en-dira-t-on*. C'est l'homme pensant et agissant sans le souci des appréciations du monde. Il connaît la valeur de ses jugements, aussi s'élève-t-il sans morgue, ni ironie, au-dessus du clabaudage des sots et des impuissants.

« Son mode de travail est diamétralement opposé à celui de Victor Hugo : Le Maître prenait à l'Infini des pensées qu'il rendait accessibles aux hommes ; Rostand prend une vulgarité et tend à la poétiser, sinon à la diviniser. Voyez ces *p* minuscules; tout est là.

« Esprit en dehors des dogmes et étranger aux pompes des cérémonies, dont quelques-uns se servent, comme de tremplin, pour exalter une foi chancelante. Rostand a en lui une foi profonde; mais cela doit rester enfermé dans son cœur, sans souci aucun de la parade.

« Ordre dans les idées; un peu de diplomatie. Grand sens de l'analogie.

« Je suis certain que la traduction d'un ouvrage étranger, par Rostand, augmenterait la valeur primitive de l'œuvre d'un tour spécial, dû à l'adaptation de cette œuvre, à notre compréhension moderne et française.

La Samaritaine est un peu dans cet esprit, mais je voudrais m'entendre conter les *Mille et une Nuits* par une Schehérazade de sa conception...

« Santé délicate, due autant aux efforts cérébraux qu'à un bas âge agité : les convulsions ont dû être fréquentes dans sa famille. Pourtant, grande résistance

au mal; mais disposition à s'exagérer son état en cas de maladie. »

***

D'après la date de naissance d'Edmond Rostand *1er août 1868*, Phaneg, l'auteur bien connu de *l'Astrologie Onomantique*, de *la Clairvoyance Psychométrique*, etc., etc., a bien voulu me donner un aperçu sur le caractère et la vie du poète.

« Ses goûts de luxe et de plaisir sont intenses, mais diminuent tous les jours, et changent de plan, de nature. Ses passions ont été, et seront fortes, mais toujours nobles et raisonnées. Il est entêté dans ses opinions, et y renonce difficilement. Il voit les choses, sous un jour qui n'est pas toujours juste, et ne veut pas en convenir.

FAC-SIMILE D'UN SONNET COMPOSÉ PAR EDMOND ROSTAND EN L'HONNEUR DE SARAH-BERNHARDT.

à Sarah

En ce temps sans beauté, seule encor tu nous restes
Sachant descendre, pâle, un grand escalier clair,
Ceindre un bandeau, porter un lys, brandir un fer,
Reine de l'Attitude et Princesse des Gestes !

En ce temps sans folie, ardente, tu protestes !
Tu dis des vers. Tu meurs d'amour. Ton vol se perd !
Tu tends des bras de rêve, et puis des bras de chair.
Et quand Phèdre paraît nous sommes tous incestes.

Avide de souffrir, tu t'ajoutas des cœurs ;
Nous avons vu couler — car ils coulent, tes pleurs ! —
Toutes les larmes de nos âmes sur tes joues.

Mais aussi tu sais bien, Sarah, que quelquefois
Tu sens furtivement se poser, quand tu joues,
Les lèvres de Shakspeare aux bagues de tes doigts.

Edmond Rostand

Cliché des *Annales Politiques et Littéraires*

« Le sens général, me dit-il, attaché au 9e degré du Lion, signe zodiacal de Rostand, est chance, fortune, amour du luxe, orgueil et surtout vanité.

« Le Lion donne à toute la vie un tour heureux, en ce qui concerne du moins les avantages extérieurs.

« L'âme est élevée, le caractère magnanime, le cœur ardent et généreux, la volonté persévérante, l'esprit fier et souvent présomptueux.

« Des accès de colère fréquents, mais sans durée.

« Rostand a le goût des armes, l'adresse dans tous les sports ; des aptitudes au commandement, et de la persévérance dans le travail.

« Il se fera de nombreux ennemis par manque de tact et par orgueil.

« Sa vision artistique est souvent bonne, géniale même par instant ; mais son intelligence manque de clarté. C'est comme une glace, par endroits terne, placée devant un paysage merveilleux.

« Voici quelques-uns des principaux événements de sa vie.

Pour le passé :

« Les parents d'Edmond Rostand ont dû entraver sa vocation (?)

« Son mariage avec la charmante Rosemonde Gérard a dû motiver des luttes dans sa famille, ou dans celle de sa fiancée ?

« Pour l'avenir :

« Deuil de famille, nuisible aux biens.

« Danger en voyage.

« Coup de tête entravant la célébrité. Un très grand dommage sera causé à cette célébrité par le sujet lui-même.

« Amis nombreux, mais peu de vraiment fidèles. Ennemis déclarés.

« Succession ou legs imprévu.

« Quelques précautions à prendre pour la santé de l'aîné des enfants. »

***

Et pour terminer sur une note amusante, je vais conter aux lecteurs quelle déception m'attendait à la fin de cette enquête :

« Un ami très convaincu de la véracité de l'astrologie judiciaire, et *très érudit* en cette matière, m'avait demandé de tenter avec lui une expérience destinée à me faire partager sa conviction.

— Donnez-moi, m'avait-il dit, une date de naissance, sans autre détail. Vous verrez si l'horoscope ne concordera pas de tout point avec la vie de la personne en question.

J'ai tenté l'épreuve à propos de M. Edmond Rostand. *1er août 1868*, ai-je dit à l'astrologue.

Hier, il revenait triomphant :

— C'est l'horoscope d'un assassin, me dit-il convaincu. Il sera guillotiné en 1910 ! ! !

Mme Louis Maurecy.

POUR JEANNE D'ARC

DERNIÈRE LISTE
DES SOUSCRIPTEURS POUR LA STATUE
DE
JEANNE D'ARC

M. et Mme Emile Gressent	5	»
Une abonnée	5	»
M. Paclin, à Saint-Armand sur-Fion	2	»
M. Langlois, à Saint-Mandé	5	»
Total de la cinquième liste	17	»
Total des listes précédentes	368	85
Total général	385	85

Mélanie de La Salette
et son secret
(*Suite, voir le nº du 1er mars*)

III

Le secret de Mélanie avait pour le clergé des sévérités sur lesquelles je désire ne pas insister.

— « Malheur aux princes de l'Eglise, disait-elle, qui ne seront occupés qu'à entasser richesses sur richesses, qu'à sauvegarder leur autorité et à dominer avec orgueil ! »

En Italie, du moins, elle trouva des dispositions très bienveillantes. Son premier évêque, Mgr Petagna, lui donna comme directeur de conscience un très bon prêtre plein d'humanité et de bon sens, l'abbé Zola.

Ici un souvenir piquant me sera sans doute permis.

Lorsque le procès de Dijon se plaida, M. Emile Zola, alors président de la Société des gens de lettres, me demanda de lui montrer les armoiries de son homonyme devenu évêque de Lecce, Mgr Zola, des comtes Zola, et il parut considérer avec le plus vi intérêt ces armoiries où figurait une superbe fleur de lys.

Il n'est pas d'ailleurs sans intérêt de constater ce que pensaient de Mélanie les évêques italiens.

Mgr Petagna, évêque de Castellamare, d'abord 5 mars 1872) :

« La pieuse bergère est très édifiante dans sa conduite. Depuis environ cinq ans que je l'ai sous ma tutelle, elle n'a jamais quitté ces lieux ; elle n'amasse pas d'argent comme on le soutient, car c'est moi qui pourvois à tous ses besoins ; elle n'est pas désobéissante à ses supérieurs. »

L'abbé Zola, depuis Mgr Zola, évêque de Lecce (24 mai 1880) :

« Cette pieuse fille, cette âme vertueuse et privilégiée, que la haine des méchants et des incrédules a cherché à avilir en la faisant l'objectif de ses détestables et grossières calomnies et de son orgueilleux dédain, je puis attester devant Dieu qu'elle n'est, en aucune manière, *ni fourbe*, *ni folle*, *ni illusionnée*, *ni orgueilleuse*, *ni intéressée*. J'ai eu, au contraire, l'occasion d'admirer les vertus de son âme ainsi que les qualités de son esprit, pendant toute la période de temps que je l'eus sous ma direction spirituelle, c'est-à-dire de 1868 jusqu'en 1873... Je puis affirmer que jusqu'à ce moment sa vie édifiante, ses vertus, ses écrits ont gravé profondément dans mon cœur les sentiments de respect et d'admiration que je dois garder bien justement à son égard. »

Mgr Zola est mort peu après — le 7 avril 1898. Il

écrivait encore bien peu de temps avant de mourir :

« Mon jugement devant le Seigneur sur l'opuscule brochure imprimée avec son autorisation : *Nihil obstat Imprimatur*) sur le secret et tout le reste, est le même qu'auparavant. Il est même plus inébranlable, attendu que, depuis lors, *plusieurs des prédictions qu'il renferme se sont réalisées.* »

L'archevêque d'Otrante, dont Mgr Zola était le suffragant, tenait le même langage.

Ainsi soutenue par les évêques, sous l'autorité desquels elle se trouvait placée, Mélanie avançait en âge. Elle vivait en paix à Castellamare, tenant une petite école avec l'aide d'une compagne.

C'est là que vint la chercher l'épreuve de son procès de Dijon, qu'elle n'avait provoqué en rien. Elle fut assignée, et elle dut se défendre.

Quand on touchait à sa mission, elle était inébranlable. Elle vivait dans la pauvreté ; elle repoussa les offres d'argent qui lui furent faites. Les menaces, les suggestions, n'avaient aucune prise sur elle. Il semblait que cette femme si humble, si simple, si modeste, fût soutenue par une puissance surnaturelle.

Elle avait écrit dans son secret : « J'appelle les apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ qui ont vécu dans le mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté et dans l'humilité, dans le mépris et dans le silence, dans l'oraison et dans la mortification, dans la chasteté et dans l'union avec Dieu, dans la souffrance, et inconnus du monde. Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre. Allez et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre foi soit la lumière qui vous éclaire dans ces jours de malheur. Que votre zèle vous rende comme des affamés, pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ. Combattez, enfants de lumière, vous, petit nombre qui y voyez, car voici le temps des temps, la fin des fins ».

L'abbé Roujon avait voulu ouvrir un asile à ces apôtres des derniers temps, asile bien modeste.

Une chapelle, connue dans le pays sous le nom de *chapelle Roujon* avec quelques objets mobiliers destinés au culte.

Les cours et bâtiments pouvant servir de très humble logement à un ou deux prêtres tout au plus.

On veut l'obliger à fermer elle-même cet asile. On l'aurait plutôt tuée que de l'amener à y consentir.

Le procès de Dijon avait été sa dernière épreuve. Elle le perdit. Avant l'arrêt de la Cour elle était retournée en Italie reprendre son genre de vie interrompu.

Cependant elle revint en France pour donner à sa vieille mère les soins que réclamait sa santé. C'est pendant ce séjour que se produisit un nouveau fait qui la mêla de nouveau à la politique et lui créa de nouvelles inimitiés.

M. Léon Bloy nous apprend, dans son livre intitulé *Celle qui pleure*, qu'en 1881 Mélanie aurait écrit à la princesse Amélie de Bourbon plusieurs lettres qualifiant le prétendu Naundorf de roi légitime, de Roi fleur de lys.

Or qui pouvait prévoir soit en 1846, soit en 1881, le réveil de la question de la survivance ?

En 1846, Louis XVII venait de mourir à Delft, reconnu par le gouvernement hollandais. Mais la petite bergère des Alpes, âgée de seize ans à peine, ne sachant rien de l'histoire de France, était aussi étrangère que possible à ce problème angoissant.

En 1881, les descendants de Louis XVII étaient aussi étrangers que possible à la politique. Ils avaient, eux aussi, perdu leur procès devant la Cour de Paris. Ils ne comptaient pas. On ne pouvait pas prévoir non plus qu'un protestant, sénateur républicain, portant un des noms les plus illustres de l'histoire de la Révolution, M. Boissy d'Anglas, par pure générosité, prendrait en mains leur cause et entreprendrait de faire reconnaître leur origine.

Si Mélanie a parlé de la survivance dans les termes que rapporte M. Léon Bloy, c'est une preuve de plus de sa prescience.

Mais la survivance de Louis XVII est un problème historique qui inquiète et irrite les orléanistes. Cette survivance réveille le souvenir des deux tentatives d'assassinat commis à Paris et en Angleterre pour supprimer le prince proscrit. Elle met à néant les prétentions dynastiques de leurs princes. Car c'est bien le moins que les descendants de Louis XVI aient le droit de dire aux descendants d'Egalité : On ne passe pas.

Aux hostilités nées des attaques dirigées contre la politique italienne de Napoléon III se sont jointes celles de la presse orléaniste. L'article publié par Rochefort dans *la Patrie* du 17 septembre 1909 en prouve toute la violence et la perfidie.

Le déplorable procès de Dijon eut du moins un heureux résultat ! Il permit de mettre à néant une légende très répandue sur l'origine frauduleuse de l'apparition de La Salette imputée à Mlle de Lamerlière qui aurait joué le personnage de la Sainte Vierge.

Cette calomnie avait pris une telle consistance qu'elle dut en saisir les tribunaux. Elle prit pour avocat Jules Favre.

Celui-ci établit que ce jour-là Mlle de Lamerlière se trouvait à 150 kilomètres du lieu de l'apparition, attendant chez elle à Saint-Marcellin son parent, le colonel de

Luzy de Félissac auquel elle avait donné rendez-vous pour une affaire de famille.

Mlle de Lamerlière avait d'ailleurs une corpulence exceptionnelle ; elle ne pouvait se mouvoir que très difficilement. Il lui eut été impossible de se transporter sur la montagne dans un site très escarpé, presque inaccessible même pour des personnes alertes et bien portantes.

J'étudiai à cette occasion les débats de ce procès jugé en 1855, et Jules Favre, tout en se déclarant libre penseur, avait terminé en ces termes son éloquente plaidoirie.

— Est-ce que, disait-il à la Cour de Grenoble, vous seriez arrêtés par cette préoccupation que l'arrêt que vous allez rendre, s'il est favorable, comme j'en suis convaincu, à Mlle de Lamerlière, sera la consécration du miracle de la Salette? Non, non ! le miracle n'est pas en question : peu importe le miracle ;qu'il existe ou qu'il n'existe pas, la puissance de Dieu est la même. Et certes, bien malheureux serait le jour où l'on en serait réduit à rechercher dans de pareils faits la manifestation de sa bonté et de son pouvoir ! Les miracles, grand Dieu ! Mais nous, faibles vermisseaux que nous sommes, ombres fugitives qui paraissent et disparaissent sur la terre, si nous en voulons connaître, nous n'avons qu'à descendre au fond de nous-mêmes, qu'à interroger notre néant, qu'à mesurer la limite bornée qui nous sépare de l'infini, de l'inconnu. »

Non, l'accusation d'imposture qui avait été répandue, si bien répandue que moi-même j'en avais été troublé, et que j'avais accepté avec inquiétude l'honneur de défendre la pauvre Mélanie, ne tenait pas debout. Jules Favre l'avait démontré en 1855 pour Mlle de Lamerlière. Dans le procès de 1895, je m'étais présenté pour une humble fille de la montagne, ballottée entre toutes les intrigues, exilée de son pays natal, achevant de vieillir dans la pauvreté à l'extrémité de la terre ferme de l'ancien royaume des Deux-Siciles.

Si elle était intraitable, presque farouche dans la défense de la réalité de sa mission, personne ne pouvait méconnaître son désintéressement et son absolue sincérité.

Ce n'était pas pour elle, mais pour son œuvre, qu'elle défendait la donation de l'abbé Roujon.

Des offres d'argent lui avaient été faites : elle les avait repoussées.

La propriété de la chapelle et du logement destiné à ses desservants ne pouvait rien lui rapporter, à elle établie dans l'Italie méridionale. On lui avait offert pour se désister une rente viagère de 500 francs. Si modeste qu'elle fût, cette rente, dans sa grande pénurie, eût adouci ses vieux jours.

Elle avait refusé C'est un intérêt moral et non un intérêt matériel qu'elle défendait.

Je disais en terminant :

« Vous voulez décrier Mélanie, la représenter comme je ne sais quelle hallucinée, ne méritant ni égards, ni pitié.

Mais alors que devient La Salette ? Pourquoi cette basilique au sommet des montagnes? Pourquoi ces vastes couvents devenus des auberges pour d'innombrables pèlerins? Pourquoi ces pèlerinages? Pourquoi ces cérémonies solennelles? Pourquoi, il y a quelques années, le vénérable archevêque de Paris, le cardinal Guibert s'est-il rendu, malgré son grand âge, à ces hauts sommets des Alpes et a-t-il, comme délégué du pape Léon XIII, couronné en grande pompe la Vierge de la Salette ?

Le pape Léon XIII avait reçu Mélanie, l'avait interrogée et protégée. Il s'était fait remettre le texte de son secret, déposé depuis 1851 entre les mains du pape Pie IX. Léon XIII s'était toujours refusé à prendre contre elle des mesures qui eussent pu paraître un désaveu.

Et je disais encore :

« A-t-on songé à toutes ces conséquences de l'autre côté de la barre ?

— « Moi, j'y songe anxieusement, douloureusement. Je n'oublie pas que je suis l'avocat de Mélanie, et, en son nom, ma dernière parole sera une protestation rejetant sur ceux qui ont eu la témérité de l'engager la lourde, l'écrasante responsabilité d'un pareil débat. »

(*A suivre.*) ROBINET DE CLÉRY.

Pour GASTON MERY

La *Libre Parole* du 28 mars publie un très émouvant article d'Albert Monniot sur notre cher et vénéré directeur, Gaston Mery, dont les admirateurs se proposent de perpétuer le souvenir par un buste élevé sur sa tombe. Nous reproduisons, sans y ajouter, cette belle page inspirée par l'amitié :

Les électeurs du faubourg Montmartre viennent d'avoir la pieuse pensée d'ériger un buste, à Vaulx-le-Pesnil, sur la tombe de celui qui les représenta à l'Hôtel-de-Ville avec tant de désintéressement et de dévouement, notre cher ami défunt Gaston Mery.

Et je dis que c'est là, par ces temps de veulerie et d'égoïste abandon, une manifestation qui honore autant ses auteurs que celui qui en est l'objet.

Parmi tant de bronzes et de marbres essaimés sur nos places et dans nos jardins publics, comptez ceux qui symbolisent autre chose et mieux que le triomphe éphémère d'un parti ; le buste de Mery, dont l'idée est spontanément éclose dans le cœur de ses amis, ses camarades des luttes pour la foi religieuse et patriotique, aura cette rare fortune de s'ériger sur ces assises inébranlables : la reconnaissance et l'affection.

Heureux les hommes sur la tombe de qui s'épanouit la fleur du souvenir ! en sa demeure dernière, notre Gaston Mery doit être heureux, il doit sourire à son passé de vaillant comme à ce qui reste son avenir, les siens qu'il chérissait et en qui revivront ses vertus.

Que ses électeurs — ailleurs éternelles dupes — soient restés par delà la tombe ses amis affectionnés et veuillent le témoigner, certes, c'est beau et cela suffirait à la gloire de bien des hommes.

Ce n'est pas assez, tous les lecteurs de la *Libre Parole* le comprendront.

Il faut que s'associent à ce légitime hommage tous ceux qui ont applaudi à ses luttes, et ce serait rétrécir la personnalité de Gaston Mery, à l'encontre de ses électeurs eux-mêmes, que de glorifier uniquement le conseiller municipal.

C'est l'ardent patriote, c'est le combatif disciple de Drumont, c'est le talentueux écrivain, c'est le fougueux et éloquent orateur pui doivent être honorés ici, et dès lors, quel bon Français ne lui doit tribut ?

Que tous ceux dont sa plume a servi les saintes haines et vengé les hontes imméritées, que tous ceux dont son verbe a fouetté les patriotiques espoirs, que tous ceux qui, ayant souffert et lutté pour la défense de la liberté et de la Patrie, vibrèrent plus profondément à ses appels et devant ses exemples, que tous apportent leur hommage au vaillant citoyen, à l'ami que nous pleurons, et c'est d'une gerbe de myosotis d'or que devrait surgir son buste.

Si nous négligeons d'assister les combattants et de relever les blessés, sachons au moins honorer nos morts, nos grands morts.

ALBERT MONNIOT.

Le bureau du comité pour l'érection d'un buste à Gaston Mery est ainsi composé :

MM. Georges Berry, député, président d'honneur ;
A. Diziain, 40, rue de l'Echiquier, président ;
Vengeon, 10, faubourg Montmartre, secrétaire ;
Ducelier, 10, rue Richer, trésorier.
Adresser les souscriptions au trésorier.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS ET REPONSES

Quel est l'éditeur du livre de M. Pary sur la fin du monde, et quel est son prix?

UN ABONNÉ.

Je me souviens qu'à une réunion « l'Ange » dit par la voix de Mlle Couédon qu'un jour il y aurait des soulèvements dans nos colonies. « Vous n'êtes pas aimés », ajoutait-il. Un des habitués de Mlle Couédon aurait-il entendu faire cette prédiction? D'autres prédictions annoncent-elles des révoltes dans certaines de nos colonies?

TIMOTHÉE.

Le républicain Taxile Delord, dans son Histoire du Second Empire, *assure que des voix mystérieuses, au milieu des jardins d'Arenenberg, prédisent à Louis-Napoléon qu'il porterait la couronne : d'où a-t-il tiré cette assertion?*

UN CURIEUX.

M. Saltzmann, l'auteur du Magnétisme spirituel, *est-il de la famille du Saltzmann ou Stalzmann, correspondant de Louis-Claude de Saint-Martin?*

UN AMATEUR D'OCCULTE.

Léo Franc a écrit des pages fort judicieuses sur Tilly : mais comment enlever aux catholiques ce sentiment de défiance qui provient du souvenir de Vintras? Celui-ci fut-il quelque temps inspiré providentiellement avant de s'égarer presque aussitôt? Peut-on, en outre, donner quelques détails sur une apparition de la Vierge qui aurait eu lieu à Tilly en 1853?

UN CATHOLIQUE.

Manzoni, dans Les Fiancés, *rapporte que, selon les astrologues, une conjonction de Saturne et de Jupiter annonça la peste de 1628, qui sévit en Allemagne, à Milan, en France, etc., etc. Est-ce à une conjonction prochaine de ce genre que fait allusion ce quatrain de Nostradamus :*

Le règne et loy sous Vénus eslevé,
Saturne aura sur Jupiter empire,
La loy et règne par le Soleil levé
Par Saturnins endureront le pire?

UN ABONNÉ.

« La photographie transcendentale » d'idées-images, inconscientes ou non, ne donne-t-elle pas la clef du spiritisme, c'est-à-dire de l'apparition de pseudo-défunts, idées-images que des esprits menteurs trouveraient dans notre propre atmosphère et animeraient quelque temps? Je ne prétends pas toutefois que cette théorie soit applicable à Katie King.

UN CATHOLIQUE.

LES GYPSIES MODERNES

Chez Mme de Poncey

Il n'est pas de mois que je ne reçoive de lettres me citant un fait de lucidité, un cas de guérison dont Mme de Poncey est l'auteur. D'autres me questionnent à son sujet : « Est-ce qu'elle consulte toujours? A-t-elle les mêmes qualités d intuition et de prescience? Pourquoi l'*Echo* ne publie-t-il pas ses prédictions concernant les événements généraux, la politique, etc. »

191, faubourg Saint-Honoré, c'est toujours le même décor original et le même accueil bienveillant.

Vêtue de blanc, auréolée d'argent, Mme de Poncey sourit malicieusement en me voyant.

— *Mes Guides*(?) m'avaient annoncé votre visite; malheureusement, c'est une interview politique que vous désirez, et je ne peux vous la donner. *Cela m'est défendu.*

— Par qui ?

— Par ceux qui m'inspirent, répond mystérieusement la prophétesse.

Je veux insister :

— Inutile, réponds Mme de Poncey, d'un ton ferme. Vous savez que j'obéis toujours à la voix de l'Invisible.

Je suis forcée de m'incliner. Mais Mme de Poncey sait que l'on peut se fier à ma discrétion, quand celle-ci m'est demandée, et pour mon édification personnelle, elle veut bien me donner un aperçu de ce que seront les élections législatives et les changements qu'elles apporteront dans le gouvernement. Malheureusement je dois garder ces révélations pour moi seule. J'espère que les lecteurs ne m'en voudront pas.

Pourtant, cette confidence terminée, je réclame en leur nom :

— Et que dirai-je aux lecteurs de l'*Echo* qui me demandent de vos nouvelles ?

— Que je suis toujours à leur disposition.

— Avec les mêmes qualités de lucidité ? insistai-je.

— Toujours ! Vous en voulez des preuves ? Je pourrais vous lire au hasard quelques lettres dans ce volumineux courrier, — et Mme de Poncey m'indique les nombreuses missives empilées sur son bureau — mais je préfère que vous interrogiez les personnes qui attendent, dans la pièce voisine, leur tour de consultation. Ce sont d'anciens clients. Ils ne refuseront pas de vous dire, en toute sincérité, les faits de lucidité qu'ils ont obtenus.

... Dans le salon, Mme de Poncey fait les présentations : Mme N..., le capitaine C..., puis la conversation s'engage, et j'obtiens de Mme N..., le récit suivant :

« Voilà deux ans, me dit-elle, quand je vins trouver Mme de Poncey j'étais absolument désespérée, car mon mari m'avait abandonnée depuis plusieurs jours. A l'état de trance, Mme de Poncey me déclara : « Ne vous inquiétez pas. Je le vois revenir. Il est ramené vers vous par une femme ». « Quelle femme ? interrogeai-je; Comment est-elle ? » Mme de Poncey me décrivit minutieusement la vision ; et quel ne fut pas mon émoi en reconnaissant ma grand'mère, morte depuis plusieurs années. Je quittai Mme de Poncey, pleine d'espoir en sa lucidité. Le lendemain, en effet, mon mari revenait au foyer.

Les mêmes menaces se réitérèrent quelques mois plus tard; mon mari, repris par sa folle passion, m'abandonna de nouveau. Affolée, je revins trouver Mme de Poncey : « Ne vous inquiétez pas, me dit-elle. Il reviendra, car je vous vois tous les deux, avec un enfant au milieu de vous ». « Un enfant ? je n'en ai pas ! » « Vous l'aurez, me dit la voyante ». Voilà trois mois, en effet, qu'un enfant, par sa naissance, a ramené la paix au foyer.

Mme de Poncey, continua Mme N..., m'a encore guérie d'une très grave blessure que je m'étais faite au pied.

Elle a donné à mon père des preuves aussi véridiques Elle lui a décrit sa mère, morte depuis longtemps, et lui a donné pour son commerce des conseils précieux.

— Et moi, interrompt le capitaine C..., s'adressant à Madame de Poncey, à chaque visite que je vous ai faite, j'ai obtenu une preuve de votre clairvoyance.

Au commencement de 1909, vous m'avez dit qu'avant la fin de l'année je serais nommé à Brest (avec intention je change les noms), mais qu'auparavant, j'irais à Cherbourg. Ce fut exact.

Avec une bague confiée par la femme d'un de mes compagnons qui voulait de loin expérimenter votre lucidité, vous m'avez fait la description exacte de ses sept enfants. Est-ce que ma sensibilité est aussi votre seul guide ?

Mme de Poncey est trop « spiritualiste », dans le sens américain du mot, c'est-à-dire spirite, pour ne pas voir dans tous ces faits une intervention autre que celle émanant des agents physiques, aussi reporte-t-elle à ses guides (?) aux esprits(!) à qui elle croit, l'honneur des guérisons obtenues, ou des éclaircissements donnés.

Ma visite achevée, je remportai l'impression que Mme de Poncey était toujours la sincère et excellente médium que je présentai il y a plus de cinq ans aux lecteurs de cette revue.

Mme L. MAURECY.

CONFÉRENCES DE JULES BOIS SUR LES LÉGENDES MYSTERIEUSES DE LA GRÈCE ET DE LA CRÈTE

Hippolyte couronné et la Furie

Le 19 mars courant, dans la salle élégante et devant le public choisi des *Annales Littéraires*, le célèbre poète, Jules Bois, a fait une conférence des plus brillantes sur « les Antiques Légendes de la Grèce et de la Crète ». Mlle Madeleine Roch lui prêtait l'appui de son talent et a fait applaudir des vers de *la Furie* et *d'Hippolyte couronné*.

M. Jules Bois a dû, sur la demande instante du public répéter cette conférence qui a été, le 22 mars, acclamée.

Ce poète éminent qui est aussi un érudit et un philosophe a étudié tout particulièrement les mystères antiques et il a reconnu ce que les théologiens appellent la « préfiguration » du Messie et des mystères chrétiens. *Hippolyte couronné* est en effet une sorte de Parsifal païen; et dans *la Furie* Heraklès est tourmenté par cette angoisse de l'au-delà et cette recherche du secret de la mort qui sont l'éternelle angoisse et la plus émouvante recherche.

M. Jules Bois donnera le 5 avril à 4 heures à la salle Charras une conférence sur la Crète antique et moderne exclusivement. L'auteur de la *Furie* a passé en Crète plus d'un mois, se mêlant à la vie des insurgés et étudiant les ruines des vieux labyrinthes avec les archéologues.

« La Crète antique, nous dit-il, a été révélée par des fouilles récentes qui amenèrent la découverte du temple de Minos, du palais d'Ariane, et de tant d'autres richesses légendaires et mystiques dormant dans l'oubli.

« Par l'étude de ces fouilles, nous avons la démonstration irréfutable que c'est la Crète qui a civilisé la Grèce, lui a donné ses dieux, ses mystères, son premier merveilleux et ses premières merveilles.

« En effet, la Crète fut le berceau d'une civilisation que le savant sénateur Mosso désigna sous la dénomination de civilisation méditerranéenne, existant 3.000 ans avant notre ère, et dont nous retrouvons les traces tout le long du bassin de la Méditerranée, à Alicante, à Girgente, à Carthage. Il est étrange que les anciens Crétois, en un pressentiments qu'obscurcirent malheureusement les civilisations païennes, adoraient la croix et la colombe, comme symbole des dieux cachés. L'occultisme crétois fut le premier occultisme européen. 4.000 ans avant notre ère, ces insulaires avaient fondé les mystères des Bonnes Déesses, la Déesse aux serpents, sorte d'Eve païenne et son acolyte; les Grecs en ont fait plus tard Déméter et sa fille Proserpine dont les épreuves et les enseignements étaient communiqués aux initiés dans les mystères d'Eleusis. »

Les projections photographiques des paysages de la Crète, des anciens temples, des primitives déesses, des danses sacrées de ses habitants accompagneront cette causerie et l'illustreront. L'éminent conférencier, qui déjà avait utilisé dans *la Furie* ces découvertes prestigieuses, enrichira par les notes de son récent voyage nos connaissances sur l'occultisme oriental et africain. L. F.

ÇA ET LA

LE VENDREDI SAINT

Le vendredi saint est tombé cette année le 25 mars, jour de l'Annonciation. Siméon Luce avait remarqué que cette coïncidence fut plusieurs fois le signe de grands événements. M. G. de Massue le rappelle, dans le *Peuple Français*.

Siméon Luce disait tenir cette observation d'une note trouvée aux Archives sur les pages d'un *Ordo* de Châlons, et écrite par maître Nicolas de Savigny, chanoine de Paris, doyen de Lisieux, l'un des avocats les plus célèbres du commencement du quinzième siècle. Nicolas de Savigny (mort en 1427) aurait fait la remarque que toutes les fois que le Vendredi saint tombait un jour de l'Annonciation des faits extraordinaires se manifestaient (*stupenda evenient*). Ainsi « en 1407, le duc d'Orléans, frère du Roi, fut tué à Paris et tous les ponts de Paris furent rompus ».

Siméon Luce donne un autre exemple, l'arrivée de la Pucelle en 1429, année où le Vendredi saint serait encore tombé un 25 mars.

Quels événements nous pronostique cette année la coïncidence à l'influence de laquelle croyait Siméon Luce?

LA PASSION DU CHRIST

vue et relatée par la sœur Anne-Catherine Emmerich

En ces jours où le monde chrétien remémore les souffrances et le crucifiement du Rédempteur, j'ai pensé qu'il serait agréable aux lecteurs de cette Revue de leur mettre sous les yeux une des pages de l'admirable ouvrage de la célèbre voyante, la sœur Anne-Catherine Emmerich, religieuse augustine du couvent de Dulmen, morte en 1824. Les Mémoires de la sainte visionnaire ont été écrits par elle, non seulement sous l'effet de l'inspiration, mais parce qu'elle a vu, réellement vu ce qu'elle a rapporté. Elle a assisté à la Cène du Seigneur, elle a vu se tramer dans l'ombre l'odieux complot du traître Judas. Elle a suivi le Sauveur dans les différentes phases qui ont précédé et accompagné sa Passion. Portant aux mains des stigmates semblables à ceux du Christ, elle s'est jointe au cortège qui conduisait l'Homme-Dieu au Calvaire; elle a assisté au crucifiement. Elle a tout vu, tout entendu, tout ressenti; et dans ses Mémoires, résumé fidèle de ses visions, elle exprime tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a éprouvé.

Les évangélistes nous ont laissé d'admirables relations de la Passion du Sauveur; eh bien, si je ne craignais de ne pas paraître assez orthodoxe, je dirais volontiers que Et la raison en est bien simple : Les évangélistes ont vu certaines pâlissent auprès de celles de la sœur Emmerich. de leurs yeux charnels ce qu'ils nous rapportent, mais ce que la vierge voyante a vu, seul, l'esprit le lui a révélé, seuls, les yeux de son âme en ont été témoins.

Il est temps de la laisser parler, lisez et relisez cette description magnifique de la mort du Sauveur :

« Cependant l'heure suprême de Notre-Seigneur était arrivée; depuis trois heures il luttait avec la mort et une sueur froide se répandait sur son visage. Au pied de sa croix, je vis Jean debout, essuyant avec un linge les pieds sanglants du Crucifié. Magdeleine, anéantie par la douleur, était appuyée contre la partie postérieure de la croix. La Vierge était entre la croix de Jésus et celle du bon larron, appuyée sur les bras de Marie Cléophas et de Salomé et les yeux fixés sur son fils. Il était là, sur cet infâme gibet, blême, épuisé et plus pâle encore qu'auparavant, car il avait perdu presque tout son sang. J'entendis qu'il disait : « Je suis pressé comme le raisin qu'on a foulé ici pour la première fois. Il faut que je donne tout mon sang, jusqu'à la dernière goutte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la peau. Mais on ne fera plus jamais de vin en ce lieu. »

« Jésus se tut. Ses yeux devinrent fixes. Sur son visage décomposé par le martyre et les affres de la mort, j'aperçus l'empreinte d'une beauté si grande que je ne puis la définir. La divinité transparaissait à travers l'humanité...

« Mais il dit bientôt : « Tout est accompli. » Puis, levant la tête, il cria d'une voix très forte : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains... » Ce cri, doux et puissant en même temps, pénétra le ciel et la terre. Aussitôt après, il baissa la tête et rendit l'esprit... Je vis son âme, sous la forme d'un corps lumineux, descendre le long de la croix et pénétrer dans la terre pour se rendre dans les limbes.

« Alors, au milieu des éclairs et du tonnerre, sous un ciel livide teinté de pourpre, j'aperçus, marchant dans les rues, parmi les Juifs fous de frayeur, j'aperçus des morts! Ils cherchaient à se rapprocher de ceux qu'ils avaient connus et aimés pendant leur vie. Je ne voyais pas leurs pieds se mouvoir sous leurs longs suaires, ils touchaient à peine la terre en marchant. Leur face étaient pâles, et plusieurs portaient de longues barbes. Le son de leurs voix était rude et étrange. Un grand nombre d'entre eux

semblait errer à l'aventure. Ils s'arrêtèrent aux endroits où l'on avait publié à son de trompe la condamnation du Sauveur; ils annoncèrent ses louanges et menacèrent les déicides de la colère du Ciel. Les habitants se retiraient dans la partie la plus reculée de leurs maisons, la terreur régnait dans toute la ville. Vers quatre heures, les morts rentrèrent dans leurs tombeaux.

« Cependant, avec la mort du divin Crucifié, le sacrifice avait été interrompu dans le Temple, et comme l'épouvante avait été générale, je vis un petit nombre de Juifs seulement manger vers le soir l'agneau pascal... »

Il serait sérieusement question, paraît-il, de béatifier un jour la sœur Emmerich. S'il m'était donné de voir se réaliser ce projet, je serais un des premiers à m'en réjouir et j'aurais tôt fait de trouver un titre pour la bienheureuse, je l'appellerais « la voyante évangéliste ».

L. Bessières.

BAILEY A GRENOBLE

On a déjà annoncé que les expériences du célèbre médium californien Bailey, à Grenoble, faites devant quelques notabilités scientifiques, sous la présidence du colonel de Rochas, avaient eu le plus fâcheux résultat.

Voici quelques détails sur ces séances :

Elles avaient lieu dans une salle de l'Ecole de médecine.

La première fut levée avant toute expérience par hommage de respect pour la mort du docteur Bordier. La deuxième procura deux apports : une pièce de mousseline dont les Hindous se servent pour faire leurs turbans, et deux de ces petits oiseaux que l'on vend sur le boulevard, aux terrasses des cafés, perchés et si tranquilles sur un bâtonnet.

Le médium n'avait pas été fouillé, mais il était revêtu d'un sac serré aux poignets et au cou. Il commence par entrer dans la chaîne; mais bientôt, unissant derrière lui les mains de ses voisins de droite et de gauche, il prend place au milieu du cercle. Les apports ont lieu dans l'obscurité.

Pour le second apport, Bailey avait demandé si l'on voulait un œuf ou un oiseau. On répondit : un œuf; ce fut pourtant l'oiseau qui vint. Il demanda ensuite : « Voulez-vous, madame oiseau? » (la femelle). On dit qu'on préférait autre chose, ce fut pourtant la femelle qui apparut. (vérification faite, les deux oiseaux étaient, d'ailleurs, deux femelles.)

Bailey avait confié ces oiseaux à l'un des assistants, lui recommandant de prendre bien soin d'eux, car s'il leur arrivait la moindre chose, l'esprit Abdallah avait déclaré qu'il ne reviendrait plus. L'un mourut, mais on le cacha à Bailey, et l'esprit Abdallah revint fort bien à la troisième séance.

Un marchand d'oiseaux de Grenoble aurait reconnu Bailey comme un homme qui lui avait acheté deux oiseaux semblables à ceux de l'apport. On essaya de lui tendre la perche en lui demandant s'il ne lui arrivait pas, quelquefois, d'acheter les objets qui devaient être apportés et de les laisser dans sa chambre où les esprits iraient les prendre, ce qui serait aussi merveilleux. Mais il protesta vivement que cela ne lui arrivait jamais.

Bailey n'a pas semblé se rendre compte le moins du monde du fâcheux effet qu'avait produit tout cela.

UN REVE CURIEUX

M. L. Tournier, un correspondant des plus actifs de la *Société Magnétique de France*, habitant à Conception, Chili, signale au *Journal du Magnétisme* un rêve curieux dont il donne ainsi le récit :

Un de mes beaux-frères, M. Nicanor, officier de marine, fut atteint à Panama de la fièvre jaune, à la suite de laquelle il contracta une tuberculose générale qui l'emporta trois ans plus tard. Nicanor mourait à Talcahuano en 1906, à peine âgé de vingt-quatre ans. Depuis cette date, une de ses sœurs, Ernestine, le voyait en rêve presque toutes les nuits. Son frère lui apparaissait tel qu'il était de son vivant, jovial, bon enfant, et il lui contait invariablement, comme il en avait l'habitude de son vivant, des histoires drolatiques, dont elle ne gardait au réveil qu'un souvenir vague et confus. La persistance de ces rêves l'étonna d'abord, puis elle s'y accoutuma et perdit même l'habitude qu'elle avait au commencement d'en parler.

Il y a quelques mois, à la suite d'une courte maladie, mon beau-père mourut à son tour et fut enterré à côté de son fils. Quelques jours après, Ernestine vit son frère en rêve comme à l'ordinaire : « *Maman sera toujours la même, lui dit-il, figure-toi qu'elle voulait me faire enterrer sans chemise, et voilà qu'elle vient de m'envoyer papa sans gilet* ».

Or, la chose était rigoureusement vraie et sans ce rêve, nous aurions toujours ignoré ces détails auxquels ma belle-mère n'avait attribué aucune importance. Lorsque Nicanor mourut, ce fut une voisine qui procéda à sa dernière toilette, ne trouvant pas de chemise, elle alla en demander une à la mère du défunt qui répondit : A quoi bon une chemise, mettez-lui les vêtements qui sont au pied de son lit. Mais en cherchant bien, la voisine en question finit par trouver une chemise et l'en revêtit. Lorsque mon beau-père mourut, il arriva qu'il avait enflé considérablement, la personne qui l'habillait trouvant quelque difficulté à boutonner le gilet, alla consulter ma belle-mère qui conseilla ne pas lui en mettre.

PRESAGES ENVOYES PAR LES DIEUX

Cimon arma et équipa deux cents galères pour aller une autre fois faire la guerre en Chypre et en Egypte, voulant accoutumer les Athéniens à la guerre contre les Barbares et quand et quand les enrichir justement des dépouille de ceux qui leur étaient naturellement ennemis : mais sur le point que toutes choses furent en ordre pour partir, et l'armée prête à s'embarquer pour faire voile, il eut une telle vision la nuit en dormant : Il lui fut avis qu'une lice âprement courroucée aboyait contre lui et que parmi son aboi elle jetait une parole humaine en disant :

Viens hardiment, car mes petits et moi,
Si tu y viens, aurons plaisir de toi.

Cette vision était malaisée à soudre et à interpréter, Astyphilus, natif de la ville de Posidonie, homme bien exercité en telles conjectures, et familier ami de Cimon, lui déclara que cette vision lui prédisait sa mort, l'exposant en telle sorte : Le chien est ordinairement ennemi et veut mal à celui à qui il aboie. Or, ne saurait-on faire plus grand plaisir à son ennemi que de se laisser mourir : davantage le mélange d'une parole humaine avec l'aboi d'une chienne ne signifie autre chose qu'un ennemi Midois

pource que l'armée des Midois est mêlée de Barbares et de Grecs.

Outre cette vision, ainsi comme il sacrifiait au dieu Bacchus, le devin ouvrit l'hostie après qu'elle eut été immolée, et à l'entour du sang qui en découla jusques en terre, il s'assembla une multitude grande de fourmis, qui emportèrent petit à petit ce qui en était figé et en enduirent le gros orteil de Cimon tout à l'entour, sans que de long temps personne s'en donnât garde : à la fin toutefois Cimon d'aventure s'en avisa, et ainsi comme il les regardait faire, le ministre du sacrifice lui apporta montrer le foie de la bête immolée, à qui le gros bout, qu'on appelle la tête, défaillait, et l'estimait un très-mauvais et sinistre présage.

Toutefois, pource que toutes choses étaient si prêtes qu'il ne pouvait reculer à ce voyage, il monta sur mer et fit voile, et envoyant soixante de ses galères en Egypte, il alla avec le demeurant ranger derechef la côte de Pamphyiie, là où il défit en bataille navale l'armée du roi de Perse qui était de galères phéniciennes et ciliciennes et conquit les villes d'alenviron, épiant toujours les moyens de pénétrer au dedans de l'Egypte.

. . . .

Mais, en ces entrefaites, il envoya quelques-uns de ses gens à l'oracle de Jupiter Ammon, pour l'enquérir de quelque chose secrète : car nul ne sut jamais, ni lors, ni depuis, pour quelle cause il les y avait envoyés : aussi n'en rapportèrent-ils aucune réponse, car ils ne furent pas plutôt arrivés que l'oracle leur commanda qu'ils s'en retournassent : pour autant (leur dit-il) que Cimon était déjà par devers lui. Cette réponse ouïe, les envoyés reprirent incontinent leur chemin devers la mer : et quand ils y furent de retour au camp des Grecs qui pour lors était en Egypte, ils entendirent que Cimon était décédé, et en rapportant le nombre des jours qui étaient passés depuis sa mort au temps que Jupiter leur avait répondu que Cimon était déjà par devers lui, ils connurent que couvertement il leur avait signifié son trépas et que, dès lors, il était avec les dieux.

(Plutarque, *Vie de Cimon*, trad. d'Amyot.)

E. A.

UNE HISTOIRE VRAIE DE REVENANTS

La revue catholique *Béthléem* de novembre 1909, publiait sous ce titre le récit suivant :

Le R. P. Mathieu Lecomte, un dominicain dont beaucoup de cathédrales de France ont entendu la voix éloquente, mourut à Jérusalem en 1887. Energique, plein d'initiative, il avait consacré les derniers jours de sa vie à la fondation et à la prospérité d'une maison de son Ordre, sur l'emplacement où, rapporte une tradition, le premier martyr versa son sang. Cette maison Saint-Etienne est devenue, depuis, le siège de cette école biblique que connaît le monde savant.

Quand il fut atteint de la maladie à laquelle il devait succomber, le P. Lecomte fut transporté à l'hôpital français de Jérusalem. La sœur qui le soigna vit encore. A l'approche du moment suprême, le religieux se sentit envahi par la crainte à la pensée du compte qu'il lui faudrait rendre à Dieu. La religieuse s'efforça de le rassurer, en lui rappelant le bien qu'il avait fait, dans sa belle carrière apostolique.

« Mon enfant, répondit le malade, travailler n'est pas tout... O ma Sœur, quand je serai mort priez bien pour moi ». La Sœur promit, mais voyant augmenter le trouble et l'anxiété du religieux, elle ajouta : « Oui, mon père, je prierai pour vous, mais pour plus de sûreté, si vous avez besoin d'un surcroît de prières, faites-le moi savoir et je redoublerai mes efforts. — Ma Sœur, repartit le père en souriant, on ne revient pas de l'autre monde aussi aisément que cela. — Eh bien, demandez à Dieu la permission... »

Quelques jours après le P. Lecomte mourut et fut enterré dans l'enceinte même de la propriété.

Plusieurs semaines durant. La Sœur offrit ses prières pour le défunt, mais les préoccupations attachées à ses devoirs de garde-malade firent que bientôt elle oublia sa promesse.

Un jour, comme elle travaillait dans sa cellule, elle entendit tout à-coup un coup qui l'effrayait et sentit une odeur étrange, puis une voix qu'elle reconnut bien pour celle du P. Lecomte se fit entendre.

« Ah ! ma Sœur ! priez pour moi car je souffre affreusement. »

Deux semaines se passèrent, le même fait se reproduisit ; cette fois néanmoins, la voix lui dit quel soulagement apportait tout ce qu'on faisait à son intention. « Merci, ma Sœur, les prières sont comme une pluie qui tombe sur les flammes et en empêche l'ardeur. Allez à la maison Saint Etienne et demandez au supérieur qu'il veuille bien célébrer une neuvaine de messes à mon intention, ces messes achèveront de payer ma dette ». La Sœur transmit sans retard le message.

Le P. Menier l'écouta attentivement sans formuler aucune opinion, mais il crut, dans son for intérieur, que la Sœur était victime d'une hallucination. Pourtant, toutes réflexions faites, il se dit : « Après tout, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas les messes à l'intention que me suggère cette bonne religieuse ; le P. Lecomte ne pourra s'en trouver que bien, même en supposant que cette prétendue apparition n'en soit pas une. »

Il commença la neuvaine le lendemain. Le soir du neuvième jour, à l'heure où les Pères se retirent pour prendre leur repos, un Frère, très intelligent et d'une tournure d'esprit très positive, et pas du tout imaginative, entend frapper à la porte de sa cellule : « Entrez ! » crie-t il. Quel n'est pas son étonnement quand il voit entrer le P. Lecomte ! Le visiteur était radieux, il s'approche du Frère et s'informe de tout ce qui intéresse la maison. C'était bien toujours le même P. Lecomte que le frère avait connu; on eut dit qu'il n'avait jamais quitté la maison. « Tout va bien, dit le Frère, mais quelle perte pour nous que votre mort ! mon épreuve est terminée, répondit le Père Lecomte, et du ciel je vous serai plus utile que je ne l'étais quand je vivais au milieu de vous. » En disant ces mots, il serra fortement la main du Frère en signe d'amitié; il sortit ensuite, en prenant même la précaution de fermer la porte derrière lui. Le Frère à l'instant, se rendit auprès de son supérieur pour lui raconter l'événement ».

Le P. Body termine son récit en disant qu'il s'est entretenu, lui-même, à Jérusalem, avec la Sœur et le Frère qui ont vu l'apparition, et il déclare qu'il les considère, tous les deux comme des témoins au-dessus de tout soupçon.

Le Gérant : PIERRE SORNIN.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.